

"Promenons-nous dans le Jolibois, tant que Biget y sera"

Alain Nonjon 1969

Disons-le franchement, lorsque Philippe Oulmont, l'archiviste de nos adolescences masséniennes, m'a demandé de participer au projet cloutier, je ne me sentais pas taillé pour l'aventure. "Le plaisir de retrouver des souvenirs" disait-il ? Allons donc !

Au départ, ce ne fut qu'une sourde inquiétude... Comment trouver les mots pour faire sentir la gouaille occitane de Jean-Louis Biget, moi le renégat d'un patois local varois, le charisme communicatif de cet assistant de l'ENS, moi le Petit Chose de Pozzo, le savoir encyclopédique de ce chercheur spécialiste des "Cathares", des transepts et des bastides, moi habitué des bastidons provençaux où l'on sieste et où l'on ne connaît pas de cathares (de dissidences albigeoises ! Pardonnez mon erreur), mais des catharsis devant des bouledromes... Bref, une invite permanente au renoncement, car que diable avais-je appris de Biget sinon la pugnacité, comme les piliers résignés d'une mêlée ?

Plus encore, une angoisse aveugle... Le Moyen Âge enseigné par Biget n'a-t-il pas été pour moi une difficile traversée d'un désert : jamais de latin ! Mon père excluant toute complicité avec le clergé. L'histoire sociale au cœur des enseignements n'était-elle pas une brutale invention faisant irruption dans mon univers conceptuel ! Ma mère, institutrice de la République, ne m'ayant raconté que les belles histoires des héros de la France ! Quant aux plans ternaires miraculeux, n'était-ce pas une rhétorique cadennassée de la capitale, moi qui rêvais de liberté de prose en quittant le maître niçois Baumont ?

Somme toute, au départ, un anéantissement total, car le rugby cher au pack bigétois n'était pas sous les latitudes varoises un sport pratiqué (malgré Toulon et le magicien de Mayol, Herrero). Pas de rugby chez les Nonjon. Tous les quinze jours je suivais mon père à Nice, après une équipée dans l'Estérel en 4 CV Renault et force virages vomitifs, pour applaudir les exploits de l'OGCN des Charly Loubet et de Bourgoing, et si *France Football* avait les honneurs de mes lectures, *Midi Olympique* n'avait pas même un succès d'estime.

Et pourtant ! Que de souvenirs par vagues successives m'ont investi depuis le mail initiateur du projet !

Impossible d'oublier les cours sur la Florence des Médicis, où le vertige de l'érudition pendant quatre heures laissait la place parfois à des pauses méthodologiques vertueuses, à des soupirs d'histoire comparative, à des incursions inopinées dans le quotidien des grandes lignées guelfes. Pour mon troisième voyage, en 1472, de Pise à Bruges et Londres, la galère florentine San Giorgio avec l'aventurier-marchand Girolamo Strozzi fut certainement affrétée par Jean-Louis B. Parti bardé de lettres de change et de pacotille non taxée, je pus retourner

avec Girolamo S. à Pise, nanti de toiles et de laiton anglais. Et, confiance pour confiance, qui m'a permis de m'inviter à la "table de poupe" avec le capitaine et discuter des raids des marins hanséatiques de Paul Beneke, sinon le formidable conteur qu'est Jean-Louis. Je ne doute plus aujourd'hui qu'il ait eu aussi ses entrées à San Marco et qu'il ait su convaincre Fra Angelico de décoder certains pans de l'art de la fresque.

Moi, le sédentaire qui n'avait jamais quitté son adret des Mayons varois, comment aurais-je pu oublier les "voyages de promo" encadrés par Hervé et Biget. Si le fond du car était animé et licencieux, on le doit à leur indulgence. Si j'ai, crime infâme ! osé m'endormir sur une surface de pénélplanation post-hercynienne débusquée dans une coupe d'autoroute au cours d'un voyage de géographie strictement birotique (que le grand maître m'absolve) c'est par comparaison : les techniques des bâtisseurs m'ont plus mobilisé que les tectoniques en plaques. Si j'ai patiemment écouté tous les prêches sur l'art roman, c'est peut-être, mais pas seulement, je l'affirme, parce qu'ils étaient toujours suivis de ripailles et de matches de foot et de rugby réparateurs. Le tarif était toujours le même, trois chapiteaux, un triforium, une culée en tout bien tout honneur, et deux narthex (on croirait entendre le capitaine Haddock plus que J.-L. Biget !) pour une pause tonique.

Biget a incarné le passeur capable de vivre avec nous, ses étudiants, des feux de camp dans nos thurnes, mais qui dès le lendemain nous hissait sur les chemins caillouteux des nids d'aigle cathares, avec à chaque pas une anecdote, une lecture, une citation qui en faisaient une exploration captivante. Difficile de se dire que cette force de la nature toujours en verve, à la voix de stentor, à la tessiture de baryton martin, au rire communicatif, était capable de passer des semaines entières loin de sa famille, pour peaufiner des heures de cours, des prédications et faire des infidélités à sa tendre épouse avec une fille des Portinari, ou certainement la magnétique Ludovica Tornabuoni! Si encore aujourd'hui j'ânonne quelques rudiments sur la perspective, les points de fuite et l'aligot... je le lui dois. Et je ne peux m'empêcher de penser à lui quand, à Tournus, je quitte l'A7 pour rejoindre Cluses et la station d'Avoriaz. Hélas, désormais la piste noire de la Chapelle a plus d'attrait que les arcs diaphragmes de l'église abbatiale Saint-Philibert.

Finalement, ce que je craignais n'est pas arrivé. Chaque souvenir exhumé est paisible et ludique: les parties de tarot interminables et prolongées chez Jean-Michel Gaillard, l'érudit si prolix et si chaleureux de Nîmes, les débats sans fin chez nos deux gourous aînés, Chesnel et Racine, impressionnants comme des Ravi Shankar de l'Histoire, les palabres sur le Tiercé du *factotum* et compagnon de fugues parisiennes, le sieur Albert Mars (le seul jour où il courut de la gare à l'École nous annoncer ses premiers gains, il se brisa le fémur et dans la foulée tous ses rêves) ; les longs préparatifs de "grand soir" à l'usine Saviem de Suresnes ou à la gare de Nanterre-la-Folie, la bien nommée... Mais si ces souvenirs sont apaisés, ils le doivent en partie à la présence toujours tempérée, positive, fédératrice et tutélaire de l'Albigeois, qui permettait de garder le cap, le moral, et de recadrer les objectifs de réussite. Mon père aurait pu en témoigner, lui qui reçut Jean-Louis de passage vers Fréjus, son havre de vacances. Il n'a cessé de louer la simplicité et la bonhomie d'un de mes maîtres de Normale

Sup qui avait "visité l'instituteur de village" qu'il était ! Beau moment de communion de deux êtres qu'unissait le même amour de l'enseignement républicain, de la pédagogie de terrain, et le même enchâssement dans un terroir.

Ces quelques lignes écrites, me voilà moins effrayé et place aux confidences ! Ma rencontre avec celle qui allait devenir ma compagne, Dominique, n'aurait peut-être pas eu lieu sans la bénédiction de Jean-Louis ! Dans l' p ctase à effets prolongés de tous les cours sur l'art roman, j'avais décidé de frapper un grand coup pour notre rencontre en emmenant ma future à la basilique Sainte-Madeleine de Vézelay. Mon immodestie pensait qu'en quelques chapiteaux de la nef, en quelques encorbellements, l'affaire serait conclue. Las ! N'est pas maître médiéviste qui veut ! L'ennui ne résista pas au "dragon et à la femme de l'Apocalypse" des chapiteaux, et rapidement il fallut trouver une alternative : un autre lieu de culte ? Non ! Un lieu culte, le restaurant de Bernard Loiseau   Saulieu, La Côte d'Or et ses déclinaisons de grenouilles arrosées d'un gouleyant bourgogne firent oublier les interrogations nées de mon exposé académique sur les abbatales de la région ! Depuis ce jour, j'essaie de combiner statuaire et ripaille, exposés et pauses, musées et détentes amus es, bref, du Biget de la salle 2 du pavillon de Valois, associé à du Biget de la cellule 34 de Pozzo di Borgo.

Que dire aussi des voyages de promo comme celui dans la "Cité des fleurs", pari audacieux à quelques encablures du concours pour un besogneux inquiet comme moi, mais pari, je le confesse, hautement bord  sous la coupe de Biget. Une auberge de jeunesse très mussolinienne nous a accueillis pour réviser sur le terrain la question d'agrégation sur les marchands sous les Médicis. Qui aurait pu comme lui nous téléporter le soir même sur la colline de Fiesole, au milieu des oliviers, pour embrasser d'un seul regard toute la capitale toscane ? Qui aurait pu nous entraîner dans les travées de Santa Maria del Fiore, ou les alc ves d'Or San Michele, en nous contant par le menu les financements des mécénats et des corporations des *Arti* de Firenze ! Voyage exceptionnel qui lib ra ma plume pour évoquer Bruges, Venise du Nord, sujet de l'écrit où les conseils de Girolamo Strozzi et les ragots de la cour des Médicis furent précieux pour faire de cette épreuve la plus réussie. Et déambulant des années plus tard avec mes enfants, après une fête du Palio   Sienne, je plastronnai dans la salle du Conseil sur la perspective dans le tableau de la bataille de San Romano de Paolo Uccello, en utilisant en antisèche le polycop reçu jadis de la main du maître !

Ah ! J'oubliais l'essentiel ! Ce pouvoir divin, thaumaturge, empathique et j'en passe, de Biget dans la préparation des oraux de l'agrégation et particulièrement des questions hors-programme, la grande loterie du concours. Confiné dans la bibliothèque de la Sorbonne, il me souvient que mon voisin dut parler de Jaurès, chose qui e t été aisée pour un élève comme moi, formé à l' cole Jean Jaurès du Luc et habitant dans cette même  cole honorant le héros de Carmaux. Hélas, j'h ritai d'un sujet pour le moins abscons : "la Polysynodie"...   cœur vaillant rien d'impossible, même de parler de n'importe quoi surtout dans le hors-sujet : j'amor ai donc un exposé musical où polysynodie valait polysymphonie au... Moyen  ge. Et je ne sais par quel miracle (pigeon voyageur, transmission de pensée, confiance amenée par une amie chargée de me nourrir pendant les sept heures de l'épreuve, ma mémoire d faillit !) je fus réorienté vers le cœur du sujet : un système de gouvernement par conseils à l'époque de

la Régence !... Je n'en dirai pas plus mais ce fut une énième preuve que le Maître Biget veillait sur ses disciples et avait une notion large du "service compris" dans son métier de formateur ! Qu'il en soit loué. Grâce à lui le journal local du Luc-en-Provence, entre deux avis de la coopérative viticole, pouvait informer ses 34 abonnés du canton que le fils de l'instituteur de l'École Jaurès avait obtenu son concours d'agrégation et que les vendanges s'annonçaient bien ! Hélas, sur l'instant mes remerciements à JLB furent des plus sobres : j'obtins une année supplémentaire à l'ENS pour amorcer une carrière de chercheur bien vite remise. Je laissais définitivement le radicalisme varois, ses chambrées et ses organes de presse comme *La Sentinelle toulonnaise*, pour faire un stage en prépa HEC au lycée Carnot.

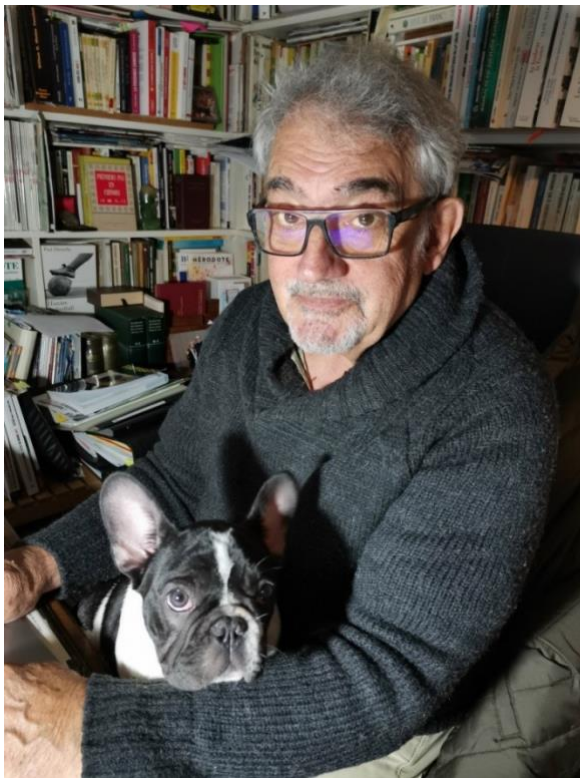
La rencontre avec Régis Bénichi, un autre de ces "immortels de l'enseignement", me fit signer un contrat moral d'un demi-siècle avec les CPGE au lycée Michelet (j'y fais encore des khôlles). Le Moyen Âge était définitivement englouti dans la géopolitique du siècle actuel. Ma rupture était aussi symbolique que l'An Mil pour le grand Jules Michelet, cette fin d'un monde si triste, tout ensemble l'espoir et l'effroi du Moyen Âge.

Mais au final qu'est ce qui importe le plus ? Je peux maintenant le confier à ceux qui auront eu la patience de me lire. Ce qui chaque jour me fait regarder dans le rétroviseur de la vie mes années de cloutier, ce n'est pas la formation aussi exceptionnelle fût-elle, avec ses caïmans... accros à la perfection, avec ses Hervé si à l'aise dans la Cour du Roi-Soleil, ses Serge Berstein, ancien instituteur dans ses premières dédicaces qui m'a dénié sur les méandres de la IV^e République et suffisamment marqué pour que je tente une incursion rapide dans la recherche sur le radicalisme vaclusien (mais n'est pas Agulhon qui veut, disais-je dans d'autres souvenirs). Ce ne sont pas les années de militantisme, ayant été tout sauf un "essentiel" de la révolution, et plutôt en troisième ligne quand les lacrymogènes étaient éteints et les ruelles "safe" ! Ce ne sont pas les virées à Paris au volant de mon coupé Fiat 850 rouge, symbole de l'apparatchik mal dégrossi et du petit blanc-bec qui se voyait déjà... Ce ne sont pas les heures passées à subir les assauts acoustiques de Daniel Raichvarg, toujours en pâmoison derrière le dernier vinyle des Beatles, ou les démesures dodécaphoniques parfois d'Archie Shepp ou Sun Ra que mes revenus mensuels me permettaient de fréquenter à l'Espace Cartier. Bien loin de tout cela, s'il y a des temps forts enveloppés d'une certaine nostalgie, c'est dans le groupe constitué avec Robert Benoit, Philippe Oulmont, Daniel Pabion et un littéraire sans histoire... Guy Palayret, auxquels Biget savait s'adresser avec indulgence et fermeté pour les conduire à un destin qui *a priori* ne leur était pas promis. C'était une sorte de groupe dans le groupe, échappant aux fatuités d'usage, aux débats de convenance, aux spasmes soixante-huitards d'opérette. Et si Mao y croisait le fer avec Marx, si Jean-François Revel et Max Gallo s'invectivaient, c'était sans conceptualisation excessive, dans le respect mutuel et toujours pour aller à l'essentiel : le *carpe diem*, le terroir des ancêtres et ses spécialités... culinaires (du pélardon de Lou Bancilhon à la daube de sanglier de Collobrières, en passant par les vins issus du coteau des Queudres, le pourpier et la fougassette parfumée à la fleur d'oranger de Grasse !). Les années École, ce sont les niches de farniente durant les longs week-ends sur la colline de Saint-Cloud, où le billard, le piano et ma guitare de Big Bill

Broonzy de banlieue-chic comptaient plus que les œuvres complètes d'Yves Renouard... Plus marquante encore, c'est surtout la fidélité des rendez-vous postérieurs aux années d'École.

Comment ne pas être nostalgique (osons le terme !) lorsque tous les ans vient l'heure d'échanger les vœux ; le rituel de l'attente de la photo d'art de JLB collée sur une demi-feuille avec pour tout message le plaisir de présenter les meilleurs vœux pour l'an neuf. Je les ai toutes gardées et c'est le livre des musées du monde que je peux feuilleter. Ne parlons pas des foies gras maison expédiés, délicate attention pour le goulu gourmet que je suis, toujours en quête d'authenticité... Autant d'impressions, je le sais, très peu académiques, très éloignées des matériaux de "type prosopographique" espérés par certains, mais c'est ainsi, mes camarades, qu'avec sept décennies au compteur, deux doses de Pfizer et des facteurs de comorbidité, je revois ce passé jamais si lointain. Somme toute, je suis heureux quel qu'en soit le résultat, de l'exercice de cœur demandé par Philippe. Ultime confiance, ce ressourcement du passé m'a permis de comprendre pourquoi Biget détestait que l'on parle de catharisme et préférait le terme d'albigéisme (albigétisme!) pour désigner cette hérésie languedocienne. J'ai enfin saisi pourquoi – J.-L.B. dût-il s'en insurger - je pense souvent au verset de l'Évangile selon Saint-Jean : Tout a été fait par Lui et rien n'a été fait sans Lui. Et si Lui c'était lui !!!

Alain Nonjon



Un destin tracé : né le 7/10/1950 (Poutine 7/10/52) à Toulon (Hôpital de la Marine). Lieux d'habitation et de formation : École communale, puis CEG, au Luc-en-Provence.

Une normalité écrasante : Emboîte les Écoles normales d'instituteurs de Draguignan, puis de jeunes-filles de Nice, puis ENS de Saint-Cloud (1969-1973). Agrégé d'histoire en 1972 et première année de thèse, sans suite, sur le radicalisme vaclusien et ses chambrées : n'est pas Agulhon qui veut !

Une reconversion opportuniste : pose ses valises en classe préparatoire HEC à Michelet (Vanves) en 1982 et y demeure jusqu'en 2017 ! Complexé par ses élèves *start-uppers*, participe à la création et l'animation de 2 prépas parisiennes privées, Ipesup et Intégrale.

Un cumulard déguisé : privé /public, géographie économique, géopolitique plus qu'histoire. Traversée éditoriale chez Hatier (*L'Insécurité alimentaire*), chez Dunod

(Méthodologie de la dissertation), chez Ellipses (*Atlas des 160 lieux stratégiques du monde, 2017*) et au Sedes (*La Mondialisation, 1998*).
Conférencier des cafés géo aux festivals de géopolitique de Grenoble.
Membre du Conseil d'administration de la Fondation Euris, en direction des ZEP et de la France du sous-sol.

Un père comblé : (Re)-mariage avec Dominique Fracin, directrice administrative CPGE, star de la vie. Trois enfants : Magali, professeur à l'IEP d'Aix, spécialiste de démocratie participative, Laszlo, artiste peintre et chanteur, et Adrien, doctorant à l'Inalco, spécialiste de l'espace post-soviétique. Deux petits-enfants.

Dernière demeure ? Un choix : Ramatuelle ou les Mayons (Var) ?
Une incertitude : quand ?